



V3-01031

272370

Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 12

Session : 2019

Épreuve de :

Culture Générale. HEC Paris.

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Les blessures de la mémoire.

« Toutes les familles heureuses se ressemblent mais chaque famille malheureuse l'est à sa manière. » écrit Tolstoï à la première page d'Anna Karenine. En effet, le malheur et la souffrance - qui sont de profondes blessures morales - ne peuvent être partagés. Les blessures de la mémoire ne sont-elles pas elles aussi intimes et donc impossible à partager ?

Le malheur est une profonde blessure morale, mais il y a avant cela des degrés moindres de blessure. Les blessures physiques, par exemple, vont de la simple coupure à la perte d'un membre. Les blessures morales peuvent, elles, aller de la simple déception à l'humiliation ou encore à un profond sentiment de tristesse à la suite de la perte d'un être cher. Il apparaît donc que les blessures peuvent m'être infligées par autrui ou par des événements de la vie qui ne dépendent pas de ma volonté. Des blessures vont en tout cas affecter l'homme : la souffrance marque et ne laisse personne indifférent. L'homme cherche donc à éviter les blessures, à éviter toute souffrance qui viendrait troubler son repos et

sa vie. Pourtant, les blessures peuvent aussi être salvatrices car elles peuvent, par exemple, me rendre plus attentif à un éventuel danger. Comme le souligne si bien Nietzsche dans Le Gai Savoir il y a deux types d'hommes, les hommes qui souffrent d'un "appauvrissement de vie" et ceux qui sont "en surabondance de vie". Pour les seconds, les blessures sont acceptées comme faisant partie intégrante de la vie qui n'est qu'"une variété de la mort, et une variété bien rare". La mémoire, quant à elle, est une faculté psychologique de rappel qui redonne un substitut de présence aux réalités passées. Mais elle peut aussi signifier le souvenir qu'autrui gardera de moi lorsque je ne serai plus de ce monde (à: "en mémoire de...").

Dès lors, y-a-t-il plusieurs degrés de blessures de la mémoire ?

Surtout, les blessures de la mémoire - qui ne nous tuent pas - ne nous rendent-elles pas plus forts ?

Il y a plusieurs types et plusieurs degrés de blessures de la mémoire qui ont toute en commun de profondément nous affecter. Deux choix s'offrent alors à nous, éviter ces blessures de mémoire ou s'y attarder, pourtant aucun de ces deux choix n'est viable. Dès lors ne faut-il pas plutôt accueillir les blessures de la mémoire ?

Il y a plusieurs degrés de blessures de la mémoire, mais elles-ci ne peuvent jamais être partagées. En effet, lorsque l'on souffre à la suite d'une quelconque blessure, seul notre corps ressent cette douleur, seule notre âme est affectée. Autrui peut, à la rigueur, faire preuve de compassion, nous faire sentir qu'il comprend ce que l'on ressent mais il ne peut se mettre à notre place : nous sommes atrocement seuls dans la souffrance et ce, peut importe l'intensité de celle-ci. Lorsque nous grandissons, par exemple, on peut être amenés à ressentir une certaine nostalgie en se souvenant de notre passé à jamais perdu : la nostalgie est le premier degré de blessure de la mémoire. Dans son ouvrage Mémoires d'une jeune fille rangée Simone de Beauvoir nous donne à voir avec force cette blessure de la mémoire : "de temps en temps on se rappelle une querelle entre mes parents faisait braver le ciel et la terre [...] Mais le soir lorsque j'entends, à travers la porte vitrée qui sépare ma chambre de la salle à manger, le tumulte haïeux de la cuisine, je me couche dans mes draps le cœur gros. Je songe à mon passé comme à un paradis perdu. Renaitra-t-il un jour ? Le monde ne me semblait plus un lieu sûr." Cette longue citation nous permet de poursuivre en soulignant que, de fait, les blessures de la mémoire sont vives, violentes et surprenantes : elles se manifestent en nous, sans nous et malgré nous. Surtout les blessures de la mémoire, qui sont ici les blessures que ma mémoire m'inflige en me rappelant un passé qui contraste en tout point avec mon présent, nous font perdre nos repères, notre assurance s'envole. Ainsi, les blessures de la mémoire peuvent concerner mon passé le plus intime et ne peuvent donc être partagées.

Les blessures de la mémoire sont donc ce qui touche à
mon passé le plus intime, mais cela signifie-t-il
qu'elles sont nécessairement invisibles? Il n'en
est rien: les blessures laissent des marques, des
cicatrices. Et c'est justement parce que les
blessures laissent des traces que je peux partager
quelque chose avec l'autre. Mais nous avons dit
que l'on ne peut pas partager une souffrance, alors
que partage-t-on de ces blessures? On partage
le récit de nos blessures, et c'est cela qui nous
offre quelque réconfort. Stefan Zweig dans sa
nouvelle Le Joueur d'Échecs nous le montre
avec force. La mémoire de H.B. (ou Dr. B.) a été
profondément blessée par un "séjour" de quatre
mois dans une chambre aux murs blancs et
ne comportant qu'une armoire, un lit, un papier-
peint et une table. Un jour, entre deux entéro-
-gastroïtes il trouve un livre d'échecs rassemblant
les plus grandes parties des maîtres d'échecs. Mr.
B., pour pouvoir enfin échapper au "néant", apprendra
par cœur les parties. Pourtant ce souvenir a profon-
-dément heurté sa mémoire; il n'a plus joué aux
échecs durant vingt ans après sa libération. Mais
surtout, lorsqu'il partage son expérience avec le narrateur,
ce dernier remarque que Dr. B. est physiquement marqué:
ses cheveux sont étonnamment blancs pour un homme de
son âge et un tic nerveux lui traverse toutes les
deux à trois minutes le coin gauche des lèvres. Tout
ce sont bien ces blessures qui ont poussé Dr. B. à interrompre
la partie d'échecs jouée entre des passages et Czentovic et
c'est grâce à cela qu'il a pu se lier d'amitié avec
le narrateur. Ainsi, cet exemple nous permet d'illustrer
notre idée subjective; nous disions que les blessures
nous isolent mais nous allons trop vite: elles
nous rapprochent d'autrui si nous acceptons de
leur faire part de nos blessures.

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 12

Session : 2015

Épreuve de :

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Les blessures de la mémoire sont aussi celles qui inspirent la plus grande crainte : nous avons peur que les autres salissent notre mémoire après notre décès. Cette peur est d'autant plus légitime que l'on n'a aucune prise sur ce qui adviendra après notre mort. Les pires blessures ne sont-elles pas toujours celles contre lesquelles on ne peut rien ? Mais surtout, les blessures qui nous manquent le plus ne sont-elles pas celles que l'on anticipe et donc que l'on alimente par la peur ? Le cas de Jean-Jacques Rousseau est ici éclairant. En effet, ce dernier était convaincu qu'un complot universel était dressé contre lui par tous les groupes collectifs, les médecins, les oratoriens... Dès la première rêverie [Rêveries du promeneur solitaire] il souligne alors qu'il ne craint plus rien car il a "tout subi", pourtant il semble bien qu'il laisse transparaître une dernière crainte : la crainte que la société dise du mal de lui après sa mort. Certes, il déclare que, à l'issue des Dialogues ou des Confessions, il n'écrira plus cette œuvre pour la postérité. Mais, alors si il ne craignait pas que l'on blesse sa mémoire une fois mort, pourquoi n'a-t-il de cesse d'y faire mention jusqu'à la fin de la deuxième rêverie ? On peut donc penser que cette crainte continue de le tourmenter et que c'est

justement la dernière blessure dont il a peur. Ainsi, les blessures de la mémoire sont les dernières et les plus violentes lorsqu'elles sont alimentées par la peur.

Ainsi, il existe plusieurs types et plusieurs degrés de blessures de la mémoire mais toutes ont en commun de nous affecter, de nous marquer. Or l'homme est aversé à la douleur. Il tente donc d'éviter ces blessures de la mémoire. Mais comment faire ? Peut-il de toute façon s'attarder sur ses blessures ?

Premièrement, nous sommes partis d'un pré-supposé fort : les blessures de la mémoire nous heurtent, nous paralysent et se manifestent immédiatement à nous. Pourtant ceci ne peut être tenu pour une vérité absolue car l'expérience quotidienne - ou des cas extrêmes - suffisent à la réfuter. Dans un cas extrême, nous pouvons prendre l'exemple des blessures de guerre : le soldat qui est blessé en pleine bataille ne peut s'attarder sur ses blessures, il doit nécessairement continuer à avancer. Dans l'expérience quotidienne, nous ne sommes pas non plus paralysés par les blessures de la mémoire : Simone de Beauvoir s'est remuée de cette profonde nostalgie et Jean-Jacques Rousseau, lui, a éprouvé dans sa solitude une félicité sans pareille. Diriez-vous, quand est-ce que les blessures de la mémoire se révèlent à nous ? L'ouvrage de Jankélévitch L'irréversible et la nostalgie [chapitre : l'adagio du regret] nous donne ici matière à penser. En effet, il souligne

avec justice que nous sommes toujours pris par les actions quotidiennes, la vie active et surtout la "futurition", cette inflexible rigueur du temps qui nous amène vers l'avant et qui ne souffre aucun retour en arrière. Dans cet allegro de la vie les blessures de la mémoire sont étouffées, on n'y prête aucune attention. Mais alors quand et comment se manifestent-elles à nous ? Elles se manifestent par la musique qui permet de rompre avec l'allegro de la vie active pour laisser place à l'adagio du regret. En effet, c'est dans et par la musique de Debussy, par exemple, que toutes les blessures remontent des "profondeurs de la mémoire" [Alexandrov Anatole] où nous les avions enfouies. C'est la lenteur, la langueur entraînant de début des Pas sur la neige de Debussy qui fait que nous pouvons à nouveau être sensibles à ces blessures qui autre fois nous ont marqués. Mais c'est aussi dans ce style tout particulier de musique qu'est la pročajnaia [la complainte, en russe] chère à Dvorák ou encore Tchaïkovsky, car alors la musique déroule les arbes et les volutes et nous pouvons ralentir - ne serait-ce qu'en esprit - la futurition afin de se rendre sensibles aux blessures de la mémoire.

Mais il ne faut pas trop s'attarder sur ces blessures, car elles nous affaiblissent, nous rendent vulnérables. Un animal blessé, par exemple, est toujours une proie facile. De toute façon, comme le souligne Jankélévitch, la musique ne peut que ralentir un instant - et très maladroitement - la futurition. Donc, il serait non seulement vain mais aussi dangereux de s'attarder sur ces blessures. Il est vain car le caractère irréversible du temps nous entraîne toujours dans son inflexible mouvement. Mais pourquoi

les blessures de la mémoire nous affaiblissent ? Car dans toute blessure il y a une perte. En effet, dans un cas extrême, une blessure de guerre peut entraîner la perte d'un membre. Dans un cas quotidien, une blessure - telle une coupure par exemple - suppose une perte de sang. Il en va de même des blessures de la mémoire : elles peuvent amener l'oubli et avec lui une perte de capacité. Prenons l'œuvre Humain, Trop Humain de Nietzsche pour illustrer notre raisonnement. Dans cette œuvre, Nietzsche souligne bien que notre civilisation est devenue morale car "Dieu a posté l'oubli en sentinelle sur le seuil du temple de la dignité humaine." Cet oubli ainsi posté est une blessure de la mémoire car il suppose justement une perte : les hommes ne connaissent plus la vraie origine de la justice. Comme il le soulignera dans La Généalogie de la morale [premier traité] l'aristocratie sacerdotale a vu dans le châtiment la conséquence de la justice et elle en a profité pour en faire la causa fandi [cause d'existence]. Le faisant elle a instauré une nouvelle morale [le mauvais est devenu le bon et le bon est devenu le méchant] qui est une morale de faibles qui entrave la liberté de l'aristocratie guerrière. Une conséquence fâcheuse s'en dégage : les blessures de la mémoire, lorsqu'elles supposent une perte, nous rendent non seulement vulnérables, affaiblis mais aussi totalement manipulables.

Ainsi, il apparaît que les blessures de la mémoire, qu'elles soient enfouies ou aisément visibles, nous affaiblissent. Pourtant, il serait vain de vouloir les éviter car, comme le soulignait Nietzsche, ce qui ne nous tue pas, nous rend plus forts - Voyons pourquoi.

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 12

Session : 2019

Épreuve de :

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Les blessures de la mémoire sont sources de souffrance, or la souffrance ne laisse personne indifférent : elle peut même venir renforcer une disposition, une vertu. En effet, que ce soit consciemment ou inconsciemment, les blessures nous affectent de manière irréversible. Après une simple coupure, les tissus organiques sont avivés, après une maladie - autre type de blessure - une réponse immunitaire se développe dans le corps, après la perte d'un être cher le deuil pèse sur nous de tout son poids. Donc, les blessures changent l'être que nous étions, mais en quoi les blessures de la mémoire pourraient-elles nous renforcer ? Le cas de Jean-Jacques Rousseau est ici édifiant : chaque blessure de mémoire a renforcé chez lui une disposition première. Dans le peigne cassé il raconte quel profond sentiment d'injustice il a ressenti lorsque Mme Lambert l'a accusé d'avoir cassé le peigne posé sur le chauffage de sa chambre. Cinquante ans après, il se rappelle avec cet événement : sa mémoire a été profondément marquée. Mais surtout, il écrit à la fin que cet incident fait que désormais il ne peut plus supporter la vue d'une quelconque injustice : cette blessure de la mémoire a donc renforcé en lui ce qu'il disait être "une disposition première". Ainsi, les blessures de la mémoire peuvent

être édifiantes à une condition : lorsque l'on sait faire preuve de résilience. La résilience en physique, c'est la capacité qu'a un métal de retrouver sa forme après une déformation, l'or est à ce titre le matériau le plus résilient. Il en va de même pour l'homme : les blessures de la mémoire peuvent nous rendre plus forts si l'on sait, nous aussi, poursuivre malgré le choc initial causé par un événement.

Les blessures de la mémoire nous permettent de nous élever au rang de privilégiés, il faut donc les accueillir et non s'en détourner. Mais ce privilège a un prix, et quel prix ! Car c'est au fer rouge que la nature, dont la tâche paradoxale est d'élever [züchtung] l'homme, épurée les choses dans cet entendement réduit à l'instant qui est le nôtre. C'est en effet ce que souligne Nietzsche dans le second traité de la Généalogie de la Morale. En effet, toute relation intersubjective est sous-tendue par une relation de créancier à débiteur. L'éducation pulsionnelle de l'homme suppose donc aussi de lui constituer une mémoire pour qu'il puisse atteindre ce privilège qu'est la responsabilité, symbole d'une mémoire longue de la volonté. Mais alors - au génitif subjectif ici - la mémoire doit avant cela nous enflammer de multiples blessures pour que cinq, six "ne-pas-vouloir se débarrasser" remplacent cinq, six "ne-pas-pouvoir" (se rappeler). Ces blessures sont dûment relatées par Nietzsche : la lapidation, la torture, l'écartèlement... Donc, au génitif subjectif ici, les blessures de la mémoire vont profondément changer notre être, elles sont nécessaires afin que nous

puissions remplir les exigences de la vie sociale commune, en premier lieu le droit de promettre. Mais surtout, ces blessures nous renforcent, grâce à celles-ci l'homme devient un "individu souverain" qui honore tous ceux de son espèce et méprise les autres. Grâce à ces blessures, ces tortures infligées à sa mémoire et par sa mémoire, l'homme inspire " crainte, peur et respect à ses semblables " et " il les mérite tous les trois ". Ainsi, les blessures de la mémoire sont nécessaires car elles ont une grande valeur : elles servent la vie comme volonté de puissance, elles confèrent à l'individu souverain une liberté. Cette elle n'est par une détermination essentielle et suppose l'exercice de la "causale de force sociale" mais elle est la seule liberté dont l'homme peut jouir dans les sociétés qui sont à un stade de culture avancé.

Ainsi les blessures de la mémoire peuvent aller de la simple nostalgie à la profonde souffrance et peuvent être même accentuées si elles sont alimentées par la peur. Mais nous ne sommes pas entièrement seuls dans notre souffrance : nous pouvons faire part à l'autre de nos blessures. L'important est surtout de ne pas s'y attarder car un homme blessé est toujours un homme affaibli. Il faut plutôt, comme le disait Nietzsche [Considérations inactuelles] " inscrire " ces parcelles de vie passée, faire sienne les blessures de la mémoire pour qu'elles nous renforcent. On comprend donc pourquoi Nietzsche ^(critique) le " pessimisme dyonisiaque " incarné par Wagner ou Schopenhauer dans le Gai Savoir : l'homme " en surabondance de vie " sait que toute blessure, toute souffrance sert la vie comme volonté de puissance. Ainsi, les blessures infligées par et dans la mémoire renforcent l'homme, mieux, elles

font de lui "un pont, une grande promesse" [dernier
paragraphe du second traité de la Généalogie de la
Morale.]
